

PÂTE À CHOUX  
(LA TYRANNIE DE L'ENFANCE)

À l'école primaire, que j'aimais pour les leçons mais détestais pour les enfants, à l'école donc, se préparait un spectacle de marionnettes qui me plongeait dans l'émoi de la scène. Nous devions manipuler de petits personnages montés sur des tiges de bois, feutrines grossièrement découpées par nos mains d'enfants; un fermier, une policière, un juge en noir. J'avais pour ma part hérité de l'infirmière, à qui je faisais dire « je prendrai soin de lui, ne vous inquiétez pas », et plus tard, « il a bon teint, il va mieux »; la performance d'une vie. Le jour du spectacle venu, six d'entre nous étions placés derrière un pan de mur mobile amené en classe pour l'occasion et au centre duquel se découpait un large rectangle, scène où devaient apparaître nos marionnettes. Six enfants entassés, accroupis, attendaient en silence derrière ce pan de mur le moment venu de faire parler le feutre. Mais à moi, la marionnette ne suffisait pas; déjà, j'étais expansive, haute en couleurs, dérangement, démesurée, artiste. Déjà, je voulais apparaître, corps et visage, plus que tout, je désirais être sur scène. Alors j'ai rusé, me suis arrangée pour trébucher, me relever et me retrouver comme par magie au centre du rectangle. Me suis arrangée pour être vue par ce public constitué de professeure Thérèse et du reste de la classe. C'était une affaire très importante, il n'était pas question que je passe inaperçue.

Je n'ai toujours pas compris quelle intensité j'ai écorché chez Thérèse pour qu'elle réagisse de la sorte, peut-être un désir longtemps refoulé d'apparaître elle aussi, mais chose certaine, elle était en furie. « Orgueilleuse, sale petite orgueilleuse », a-t-elle ragé en me tirant par le bras pour m'expulser du petit théâtre. Je me rappelle avoir été abasourdie par tant de rudesse, moi qui voulais seulement montrer mon visage, affirmer que j'existais au-delà de ce satané bout de feutre. Comble de malchance, j'avais été trop gourmande quelques jours plus tôt en tentant de subtiliser un deuxième suçon lors de la distribution hebdomadaire de friandises. Peu habile, ma pitoyable feinte de vol n'avait berné personne; on m'avait dénoncée. Péchés d'orgueil doublés d'un péché de gourmandise à l'école Apostolique, j'étais bonne pour le coin, punition qui consistait à passer l'après-midi en retrait de la classe, face aux regards qui vous rappelaient la honte d'avoir mal agi.

C'est juste là, à ce moment qui n'avait pourtant rien d'une torture, que quelque chose a craqué, s'est fendillé, je dirais une fissure invisible, mais d'où s'écoule la joie liquide. C'est ridicule, je sais, je sais, c'est d'un banal, un après-midi presque comme les autres, mais voilà, non. La tyrannie de l'enfance me